JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : L’Enfance

Or, Jeanne aura seize ans, viennent Pâques fleuries.

Enfant, elle a longtemps, par ses mutineries,
Attiré sur Bruno, toujours son défenseur,
Tant de coups qu’il l’adore encor plus qu’une sœur.
S’attachant à ses pas comme un bon chien de garde,
En ce temps, il mordait qui lui criait : « Bâtarde ! »
Et la rage rendait terrible ce Bruno
D’habitude plus calme et plus doux qu’un agneau.
Il n’avait point, d’ailleurs, la tendresse importune,
Satisfait de voir Jeanne, auprès des blés, si brune,
Et d’entendre le timbre éclatant de sa voix
Répondre au rossignol sous les arceaux des bois.

Leur enfance, très pauvre, avait été très douce ;
Peu de pain, beaucoup d’air, et la marmaille pousse,
Joyeuse, et trouve aux champs des plaisirs infinis :
Les jeux, les hannetons, les cigales, les nids,
Que sais-je ? Autant de jours sereins, autant de fêtes,
Lorsqu’on a pour amis le soleil et les bêtes.
Et le plus gai rayon est celui du matin
Qui tremble, épanoui, sur un front enfantin,
Lorsque l’aurore allume une chaude corniche
D’or rose à la chambrette où le rose enfant niche.
Ils avaient eu beaucoup de ces divins réveils
Qui laissent dans le cœur leurs souvenirs vermeils
Et font pour tout le jour provision de joie.
Ils n’avaient pas connu la faim. On s’apitoie
Très souvent, sans raison, sur ces déguenillés
Qui, couverts de poussière et tout ensoleillés,
Ramassent le crottin, poursuivent les voitures
Dans les chemins perdus, loin des manufactures.

Ah ! l'enfant que je plains, c'est celui qui pâlit
Dans un taudis de ville où la fange salit,
Gluante, immonde, obscure, et son corps et son âme,
Au milieu des ferments de la débauche infâme.
La fleur des champs prospère et se passe de soins.
Dans le jour, sous le ciel, parmi l'odeur des foins,
Le haillon même rit, exempt d'ignominie,
Fièrement il se mêle à la grande harmonie
Où la poussière prend cet aspect fauve et sain
De la blonde farine à la croûte du pain.

Se rouler en plaine herbe, ou bien, l'œil dans l'espace,
Suivre nonchalamment le nuage qui passe
Et le chant monotone et plaintif du coucou ;
Puis se lever, soudain, s'élancer, ivre et fou,
Au gré d'un papillon ou d'une libellule,
Vers le bois bourdonnant où l'insecte pullule
Et rase les fossés aux tendres floraisons,
Où le loriot chante, où, selon les saisons,
On cueille la noisette, ou la fraise, ou la mûre,
Et descendre en sifflant le ruisseau qui murmure,
Y pêcher l'épinoche aux écailles de feu
Et sortir du bois sombre et revoir le ciel bleu ;
Aller, aller, se croire aux confins de la terre,
Quand le chemin finit, soudain, dans le mystère ;
Revenir le cœur libre et la main dans la main,
Près de l'aïeule au nid ; recommencer demain.
Tels, dans la liberté sereine et l'innocence,
Coulèrent les beaux jours de leur première enfance.

Plus tard Jeanne courut, pieds nus, par les chemins,
Folâtrant, et sans plus songer aux lendemains
Que les papillons bleus et que les sauterelles,
Laissant flotter au vent les boucles naturelles
De ses cheveux touffus et libres du réseau,
Jetant à l'air charmé ses gais refrains d'oiseau,
Car le jour n'avait point, alors, d'heures sévères.

Elle allait, dans les prés, cueillir les primevères,
Étourdiment, chasser l'étourdi hanneton
Et, le long de l'étang, son mouchoir de coton
Enflait ses plis battants comme de vives ailes,
Lorsqu'elle poursuivait les vertes demoiselles
Qui, rapides, frôlant les menthes, les roseaux,
Mêlent leur frisson bref au long frisson des eaux.
Elle allait bondissant dans les fleurs du rivage,
Sous l'azur du grand ciel, rieuse et plus sauvage
Que les buissons poudreux des rudes églantiers
Semés par le hasard au bord de nos sentiers.
Plus brune qu'un criquet dans son corps svelte et maigre,
A peine elle effleurait le sol d'un pied allègre.

Et quand l'âpre soleil mordait la plaine d'or,
Par les sillons brûlés, on la voyait encor
Courir effrontément en tête des glaneuses,
Lutin bronzé parmi les gerbes lumineuses,
Se retournant avec un rire étincelant
Vers celles qui marchaient d'un pas boiteux ou lent,
Non méchamment, mais par folle humeur du jeune âge.
Ah ! comme Jeanne aimait les beaux jours de glanage !

Dans quelle gloire immense, ardent soleil d'été,
Dans quel rayonnement de sereine fierté,
Tu regardes enfin ta grande œuvre accomplie !
La plaine, à l'infini de richesses emplie,
T'adore et te bénit dans l'orgueil maternel ;
Tu vois se dérouler, sous ton œil éternel,
Les javelles sans nombre au milieu des éteules,
De tous côtés surgir des villages de meules
Et ton triomphe, à toi, c'est la fête des blés !
Mais c'est trop peu des biens dont tu nous as comblés
Et dont regorgeront les granges jusqu'au faîte ;
Tu veux que la splendeur soit aussi de la fête,
Et, sur la terre ouvrant ton plus riche trésor,
Tu verses à plein ciel tes avalanches d'or.

Et le pauvre sourit, car il n'est rien au monde
De plus beau sous l'azur que la campagne blonde,
Lorsqu'elle se repose en un demi-sommeil
Avec sa moisson fauve étalée au Soleil.
Le pauvre oublie alors l'horreur des froides veilles.

Or, Jeanne s'enivrant à ces pures merveilles,
Ravie et voletant comme un vif oisillon,
Dérobe, çà et là, l'épi d'or au sillon,
Sans que jamais son pied léger cloche ou s'empêtre,

Quand, au bord d'un chemin, le vieux garde champêtre,
Que l'âge et la fatigue ont fait un peu perclus,
S'arrête, et, s'asseyant sur un herbeux talus,
De sa voix enrouée aux notes caverneuses,
Levant sa fourche haute, appelle les glaneuses ;
Respectueusement vers l'imposant chapeau,
On les voit arriver comme un poudreux troupeau,
Dont l'ensemble mouvant sur le fond se profile,
Et sur le gazon vert se ranger à la file.
Mais loin de s'accroupir, le menton dans la main,
Jeanne bondit encor sur le fauve chemin,
Comme un chevreau joyeux qui boit de la lumière.

On repartait bientôt, et, toujours la première,
Alerte, elle glanait jusqu'à la fin du jour.
Le garde ayant donné le signal du retour,
Le front toujours chargé de la plus lourde glane,
Par les champs hérissés et par la route plane,
Elle s'en revenait sans songer à s'asseoir,
Et c'était en chantant dans la brume du soir,
Qu'entraînant sur ses pas une ardente poussière,
Elle posait le pied au seuil de sa chaumière.

Hélas ! l'hiver venait, et le pauvre aux abois
S'en allait tristement ramasser dans les bois
Des rameaux desséchés pour réchauffer son âtre,
Seul bien que lui laissât la nature marâtre ;
Mais, tandis que l'oiseau, n'ayant plus de chansons,

Grelottait sous les toits hérissés de glaçons,
Que lourdement tombaient, des cieux noirs et lugubres,
Au village engourdi, les brouillards insalubres,
Froids linceuls de frimas qui vont traînant des pans
Livides et chargés de miasmes rampants,
Alors que l'arbre dresse un squelette de branches
D'où le morne corbeau, sur les campagnes blanches,
Promène en croassant un regard attristé,
L'enfant, gardant toujours l'immuable gaîté,
Derrière elle laissait dans son joyeux manège,
L'empreinte de ses pas se jouer sur la neige,
Poursuivait les pinsons et les moineaux pillards,
Et jetait des boulets de neige aux jeunes gars ;
Et si rentrant, les doigts tout bleuis par l'onglée,
Dans la sombre chaumière à la vitre aveuglée
Où le givre figeait ses pâles camaïeux,
Elle apparaissait, vive, et le plaisir aux yeux,
Faisant vibrer sa voix au timbre d'or sonore,
Le logis s'éclairait d'une lueur d'aurore.